



Samedi 25 mars 1995

Je l'ai rencontrée pour la première fois, à la Place des Arts, il y a six mois. Elle est belle. Habillée tout en blanc, elle arpente les rues du vieux Montréal, seule et chargée de sacs blancs en plastique. Elle est d'un charme indescriptible.

Depuis je l'ai revue plusieurs fois à la Place Dupuis ou en train d'attendre à côté de nous, au feu rouge comme l'autre jour. Elle apparaît soudain devant nous comme un crime, comme une odeur. Elle ne sent pas mauvais. Elle sent elle. Elle sent nous et elle disparaît comme un parfum. Elle passe devant nous sans nous remarquer. Elle est toujours là au rendez-vous. Elle ne ressemble à personne. Elle est fidèle à elle, à son image. Belle et évanescence.

Telle une déesse indienne, son visage rayonne de toutes ces parures qu'elle ramasse au gré de son destin pour les accumuler autour d'elle, autour de son cou. Ces sacs pendent autour de son cou comme une couronne, comme une auréole. Elle m'apparaît alors comme Durga, la Déesse de la Mort, avec son collier de crânes humains qui brillent comme des larmes des Saintes-Maries-de-la-Mer. Son visage exprime la noblesse des temps anciens et ses cheveux argentés et courts nous cachent une dignité que nous avons tous perdue depuis longtemps dans la banalité de nos passions quotidiennes.

Telle une faute, elle se promène autour de l'UQAM en traînant légèrement ses pieds qu'elle a couverts de chaussettes trouées, de plastique et de journaux. De temps en temps elle se penche pour cueillir quelques péchés pour les enfouir précieusement dans ses sacs en plastique blanc. Je la revois de nouveau traverser la rue Sainte-Catherine, toujours calme au milieu de cette fureur de vivre et de cette rage de survivre. Je ne l'ai jamais surprise en train de mendier. Je n'ai jamais vue sa main tendue vers un avenir malheureux. On ne la voit jamais non plus courbée sous son rocher de Sisyphe. Elle ne le roule pas. Elle le porte sur ses épaules comme une plume.

Quelquefois je la vois assise sur un banc de la Place Dupuis. Son regard toujours lointain, elle réfléchit longtemps. Elle existe, belle comme la brise du matin,

comme la fraîcheur de la nuit, comme la blancheur des neiges éternelles. Elle traverse les rues de Montréal comme une injustice. Elle ramasse nos poubelles qu'elle charge sur ses épaules pour les éloigner de nos regards. Elle les trie pour en faire parade devant nous. Elle ne nous les reproche point. Elle ramasse soigneusement notre passé que nous avons pris soin de réunir la veille dans un sac. Elle est propre comme la lune. Belle comme une lionne, seule comme une conscience, elle se promène comme une déesse indienne.

Comme le temps, elle passe devant nous, chaque jour, chaque seconde de notre vie. Elle ne nous dit rien. Elle vit et ne nous dérange point. Son silence et sa dignité repoussent calmement notre pitié. Qui est-elle ? Quel âge-a-t-elle ? De quoi vit-elle ? A quoi pense-t-elle ? Je n'ai jamais pu apercevoir la couleur de ses yeux. A-t-elle un nom ? Croit-elle en Dieu ? Elle se promène à Montréal comme Jésus Christ d'une colline à une autre pour ramasser, pour racheter. Elle ne prêche rien. Elle ne ramasse que les déchets.

Dans la jungle de Sainte-Catherine, elle traverse les déserts du monde. Il n'y a rien de pourri dans le royaume de Danemark. Le printemps est là. Les arbres ne se sont pas trompés. Les jeunes pousses nous confirment notre droit à l'existence. L'hiver canadien est bien derrière nous. L'automne prochain, je serai ailleurs, sous un autre ciel, devant d'autres poubelles.

Post scriptum : Je suis retourné à Montréal cet avril 2008 après 13 ans. Je n'ai jamais cru que je reviendrais dans cette ville que j'ai aimée. Je n'y suis resté que 15 jours, pas assez pour chercher de nouvelles images. Mais Montréal n'a pas changé. Je l'ai trouvée intacte comme je l'ai laissée en 1995. J'ai eu un très grand plaisir de me replonger dans l'atmosphère des rues Sainte Catherine, ou Saint Denis, d'entendre l'accent du pays et de retrouver les habitudes québécoises. Les mêmes têtes, le même climat. Oui, Montréal n'a pas changé. Ou presque. Pendant les 15 jours que j'ai passés au Carré St Louis, chaque soir, chaque matin, je partais à *sa* recherche. Elle n'était nulle part. Qu'est-elle devenue ? Où est-elle maintenant ?

Pendant ce court séjour, j'ai éprouvé le besoin de vivre pleinement comme si c'était mes dernières journées. Je me suis promené dans les couloirs d'UQAM. J'ai visité toutes les boutiques. J'étais content de dîner avec mes amis. En les quittant, je leur ai dit au-revoir. Qui sait ? Le monde est si petit. Le jour de mon départ, le taxi s'est arrêté au feu rouge d'UQAM, juste avant de tourner dans la rue Berry. J'aurais voulu tellement l'apercevoir une fois de plus traverser la rue Sainte-Catherine comme avant. Le feu passa au vert et le taxi accéléra. Un pincement de cœur, une petite nostalgie. Je ne la reverrai plus. Adieu donc !